

LE

## MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



C'est vêtue de gaze, entourée de fleurs et de dentelles, que je veux aujourd'hui vous montrer *la mode*. Partout des soirées brillantes s'organisent, les orchestres résonnent et il est temps de s'occuper sérieusement des toilettes de bal. A ce propos, je dois vous parler d'une robe délicieuse, faite pour la sœur de S. M. l'Impératrice, madame la duchesse d'Albe.



Cette robe, entulle blanc, est ornée de trois hauts volants très amples, bordés de satin, sur lesquels sont posées de pla-

ce en place des branches de corail, surmontées de feuillage en plumes. De semblables branches, plus petites, entourent la berthe et les manches. La coiffure qui doit compléter cette toilette, est de même composée de corail, mais sa disposition est toute particulière, et c'est bien la plus ravissante fantaisie qu'ait créée madame *Tilman*, qui a fourni cette charmante garniture, et à laquelle nous devons déjà tant de jolies choses.

Madame la duchesse d'Albe a emporté une seconde robe,

pareille à la sienne, destinée à S. M. la reine d'Espagne.

Parmi les nombreuses coiffures de fleurs pour bal de la maison *Tilman*, il y en a beaucoup en corail de diverses formes, ce qui prouve que ce genre sera très à la mode. Du reste, je le répète, rien n'est plus charmant et ne sied mieux, surtout aux femmes brunes; puis, c'est une variété de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et comme les mêmes coiffures et garnitures de robes ne se portent pas deux fois de suite, cela produira un changement bien tranché.

Maintenant vous allez me dire : quelles sont les formes des coiffures? Eh bien, mesdames, je vais vous répondre d'après madame *Tilman*, les formes des coiffures doivent varier selon les visages. Ainsi il faut avoir le tact parfait de donner à chaque personne ce qui lui convient. Avez-vous une figure mignonne, n'allez pas l'enterrer sous un boisseau de fleurs. Votre visage, au contraire, est-il rond et plein? Prenez une coiffure un peu volumineuse qui l'encadre convenablement en servant plutôt à l'allonger qu'à l'élargir.

On remet en vogue les guirlandes rondes. On fait des coiffures très garnies derrière la tête et fort peu devant. D'autres, qui couvrent entièrement les cheveux en manière de cache-peigne; on emploie souvent des plantes aquatiques, telles que le roseau, qui retombe alors en flottant sur les épaules. En général, les coiffures à branches tombantes sont pleines de grâce. Maintenant, mesdames, regardez-vous dans vos miroirs, consultez madame *Tilman*, notre habile fleuriste, et faites votre choix dans ses brillants magasins.

Les coiffures de soirée ou de bal, pour les femmes qui ne dansent pas, se composent de velours et de fleurs mêlés de blonde ou de dentelle d'or. Parfois les fleurs se remplacent par des plumes. J'ai vu dans ce genre, chez madame *Alexandrine*, les plus séduisants modèles qui se puissent faire. Quelques-uns sont composés de bandes de velours ponceau entrelacées. Ils forment la pointe devant à la *Marie-Stuart*. Quant à la blonde ou à la dentelle, elle se joue capricieusement sur ce fond, retombant soit derrière, soit sur les côtés.

On fait aussi des résilles grecques, tout en or, ou avec mélange de soie. Puis, d'autres coiffures, entièrement en blonde, avec un fond rond, couvert de petites fleurs, semblables à celles qui forment touffes sur les côtés.

Les coiffures de jeunes filles, pour soirée dansante, se font encore sous forme de *pouff*, avec des coques de velours, un gros nœud plat derrière et deux bouts flottants, ou bien du même genre en ruban très large, soit uni, soit de fantaisie.

Les chapeaux se font indistinctement, selon le goût, à forme fuyante, ou à calotte ronde. Ils avancent sur le front d'une manière très prononcée et dégagent bien les joues.

Les bavolets sont excessivement hauts ; le dessous des passes se garnit avec profusion ; on y met des ruches à trois rangs de blonde. Quant aux fleurs, elles se posent en bouquet souvent d'un seul côté.

La plupart des chapeaux habillés sont en velours épinglé uni, satin cannelé, tissu résille, velours épinglé, ou taffetas moucheté. Madame *Alexandrine* en fait aussi beaucoup en crêpe, pour théâtre ou concert. Sur les premiers, elle met souvent des plumes ; sur ceux-ci, des fleurs ou des mrahouts.

Il y a, pour continuer la mode du deuil, des étoffes en noir et blanc.

Quelques chapeaux blancs se garnissent de velours marron ou pensée ; cela ne produit pas un mauvais effet.

La blonde et la dentelle noire s'emploient toujours beaucoup pour ornement de chapeaux. On en met un rang qui se renverse au bord de la passe et retourne couvrir le bavolet.

Les chapeaux de ville, pour demi-toilette, sont capricieusement ornés de velours, posés en lignes droites, ou bien formant de petits quadrilles lorsqu'ils sont fort étroits. Il arrive aussi qu'on les fait moitié velours plein et moitié étoffe.

Ayant trouvé tout naturel de passer des coiffures de fantaisie aux chapeaux, je n'ai pas épuisé mes indications sur les toilettes de bal, et j'y reviens.

Les volants de tulle ou de crêpe auront la vogue ; mais on fera aussi un grand nombre de garnitures, soit composées de ruches et de bouillonnés, soit avec fleurs, ainsi que je l'ai dit en commençant.

Les doubles jupes ne seront point abandonnées.

Quelques robes se garnissent en tablier, et de chaque côté on pose des touffes de blonde, desquelles s'échappent des branches de fleurs.

Les corsages se font en pointe, devant et derrière, à trois rainures et figurant le corset.

Les manches sont très courtes. Les berthes et les draperies se disputent la faveur.

Les draperies avantagent beaucoup les femmes maigres.

Les jupes claires, sur satin, se plissent à gros plis creux autour de la taille, avec le dessous, pour les faire s'étaler davantage.

Les robes continuent à se porter longues. Celles en étoffes riches épaisses, pour les femmes qui ne dansent pas, doivent rigoureusement former la traîne.

Tous les corsages de grande toilette du soir sont décolletés.

Les robes *memphis* de la maison *Gogelin* et celles nommées *neige*, à volants, font un effet splendide. Nous en avons admiré plusieurs au bal offert par la ville à S. M. le roi de Sardaigne.

Les étoffes de la maison *Gogelin* sont d'une somptuosité remarquable et d'un bon goût exquis. J'y ai vu ces jours derniers, pour robes de bal et de soirée, des étoffes charmantes. Les unes étaient des gazes brochées, à carreaux, rayées, avec volants bayadères, ou lamées. D'autres, des taffetas enrichis de bouquets ou de guirlandes de fleurs.

Pour la ville, les moires antiques rayées ont un grand succès. Viennent ensuite les robes à volants en peluche ; celles avec velours, et enfin la peluche unie, que quelques grandes dames veulent mettre à la mode.

Les basques aux corsages sont non-seulement conservées, mais on les fait d'une longueur extrême. Pour donner aux femmes qui aiment la variété le plaisir de se satisfaire à la minute, une de nos couturières a imaginé de faire pour un corsage uni des basques que l'on met et que l'on ôte à volonté. De la sorte on a deux façons différentes dans une seule robe.

Les riches passementeries du magasin de la *Ville de Lyon* jouent un grand rôle dans toutes les garnitures des robes. Les corsages montants sont couverts d'effilés, de galons, guipure, de brandebourgs, ou de grelots. On orne de même le devant des jupes. M. *Audoyer* a en outre des garnitures de fantaisie assorties aux robes, qui se choisissent surtout pour les toilettes très élégantes de ville. Son magasin est, du reste, le premier de Paris dans ce genre d'articles ; aussi c'est là que l'on trouve ce qui se fait de plus nouveau pour ornements de robes et de confections.

Le luxe de la lingerie ne diminue pas, et pour s'en assurer, il suffit de voir les choses coquettes et charmantes que renferme le magasin de madame *Colas*. Voici les renseignements que j'y ai pris.

Les petits corsages blancs, pour mettre sur les robes décolletées, ont une vogue extrême, ainsi que les fichus *Marie-Antoinette* et à la paysanne.

Les cols continuent à se porter hauts.

Les sous-manches brodées, à bouillon et poignet fermé, sont en ce moment plus en faveur que celles à volants.

Les canezous blancs, en mousseline ou en tulle moucheté, se porteront encore pour toilette du soir. Madame *Colas* les orne avec un art extrême, et par la manière dont elle arrange leurs enjolivements, ils ont un cachet de nouveauté, qui les rajeunit complètement.

Les petits bonnets du matin sont entièrement brodés et souvent à barbes. On y pose parfois des coques de ruban. Les femmes élégantes et coquettes en font même souvent orner aussi leurs bonnets de nuit. Elles ont raison ; pourquoi ne serait-on pas belle toujours, même pour dormir ? J'en connais bien qui se sont fait mettre leur plus riche toilette pour entrer dans la tombe.

Je ne finirai pas sans vous rappeler les jolis corsets sans goussets de madame *Sophie Dumoulin*, auxquels je pense à propos d'une anecdote qu'un ami, qui arrive de Tunis, me racontait hier.

D'abord, il faut vous dire que les femmes arabes ne mettent jamais de corset. Ensuite, qu'une des conditions de la beauté dans leur pays, c'est l'embonpoint. Or, j'arrive à mon histoire.

Une jeune Française de seize ans, dont le père occupait une haute position à Tunis, fut un jour avec sa mère chez la femme actuelle du Bey, pour lui faire visite. Cette jeune personne, qui portait peut-être un corset de madame *Dumoulin*, a une taille de guêpe. Lorsqu'elle s'approcha de la femme du Bey, celle-ci la regarda avec un étonnement mêlé de compassion et lui dit aussitôt : « Tu es donc malade ? — Mais, non ! répondit la jeune fille. — Alors tu es malheureuse, on te prive de nourriture, quelle taille ! Si maigre, tu ne pourras jamais te marier ! Quand tu te baisses, tu n'as pas peur de te casser ? » Tout cela, qui faisait sourire mademoiselle de M., était l'expression naïve d'un intérêt véritable. La belle Arabe ne croyait pas que l'on pût être heureuse et bien portante avec une taille à tenir dans les deux mains.

Songez maintenant, Mesdames, aux beaux éventails de la maison *Legrand*, à ses délicieux parfums, à tous les préservatifs qu'il possède contre ce qui pourrait altérer votre beauté, la fraîcheur de vos doux visages. Rappelez-vous les extraits triples d'odeurs pour mouchoirs ; le lait de concombres pour le teint ; la *muélosine au quinquina*, qui arrête la chute des cheveux, la poudre d'amandes parfumée, pour adoucir et blanchir les mains. Je m'arrête, car s'il me fallait énumérer tout ce que renferme en fine parfumerie la maison *Legrand*, je remplirais un *in-folio*.

Madame Juliette LORMEAU.

## DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 449.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure à bandeaux bouffants courts, ornée de deux touffes de feuilles de lierre posées en *cache-peigne*, s'avancant de chaque côté sur l'oreille et se réunissant sous le nœud de cheveux à la nuque.

Robe en tulle rose et en tulle blanc, ornées de ruches en tulle. Corsage décolleté très en cœur devant comme derrière, avec épaulettes montant carrément.

Trois petits volants en tulle forment revers devant comme derrière, et sont chacun bordés d'une ruche en tulle, de la couleur opposée à celle du volant.

Sept à huit petits volants en tulle et aussi ruchés garnissent le milieu entre les montants.

Un cordon de feuilles de lierre est posé sur le corsage, à la naissance du premier volant du revers.

Derrière, au lieu de forme, une pointe aiguë au bas du dos, les garnitures s'arrondissent légèrement et *posent* sur le bouffant de la jupe. — La manche courte est bouffante, en tulle; elle forme des côtes coupées par des ruches de tulle de la nuance opposée.

A partir de la taille descendent trois jupes de tulle, de couleur alternative, bordées d'une ruche de tulle.

Les deux premières sont relevées de chaque côté sous un cordon de feuillages qui viennent *mourir* au bas de la troisième jupe qui tombe droite, et à partir de laquelle sont étagés quatre ou cinq volants de tulle, alternant de couleur et ruchés.

La robe de dessous est en taffetas.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Coiffure en bandeaux. Cheveux noués très bas derrière.

Robe de taffetas rose, ornée de petits velours noirs.

Corsage ouvert devant, demi-montant sur les épaules et dé-

colleté carrément derrière. Dos plat; taille busquée devant.

Manches courtes, demi-larges, garnies en haut d'une seconde manche plus courte, fendue de côté.

Jupe ample, garnie d'un grand volant continuant la jupe.

Sur le devant, le corsage est maintenu par des barrettes de petit velours avec un nœud au milieu de chacune; de semblables barrettes maintiennent l'ouverture de la petite manche d'épaule.

Une toute petite ruche de taffetas rose borde le corsage, les manches, et cache la couture du volant. Dans cette dernière ruche, de 20 en 20 centimètres, sont piqués des nœuds de velours noir.

Une guimpe montante couvre la poitrine.

Elle se termine au cou par deux petites valenciennes cousues *piéd à piéd*, et ruchées.

Des entre-deux de mousseline brodée, séparés par une engrelure à jours, forment la guimpe devant comme derrière.

Une ruche de valenciennes coupe carrément le bas devant et derrière, et monte sur les épaules en suivant la forme d'un corsage Louis XV, et de cette ruche, retombe sur la robe une sorte de berthe composée de deux entre-deux retenus par des engrelures, et terminée par une valenciennes *badinée* qui fait la forme de cette garniture.

Un petit velours *Tom pouce* est passé dans les jours de l'engrelure qui sépare les entre-deux de cette guimpe, et produit ainsi à l'œil l'effet de pois de velours.

Les manches sont composées d'un gros bouffant retenu dans des petits cercles de velours noir noué.

Et d'une pagode à deux volants, composée d'entre-deux, d'engrelures et d'une valenciennes *badinée* au bord. — Cette nouveauté en lingerie, de la maison *Lhopiteau*, est d'un effet jeune et nouveau.

## L'AMANT DE LA MARQUISE.

Le château de Verté, situé sur les bords de la Saône, à quelque distance de Villefranche, devait ce nom de château, sous lequel on le désignait dans les environs, beaucoup moins à son caractère seigneurial qu'à une tradition de respect pour ceux qui l'habitaient. Des girouettes armoriées, un colombier, étaient les seuls insignes féodaux que ce manoir eût à montrer. Mais, comme le dit l'ancien proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut sa terre, et c'étaient les Raoux de Verté, qui, bon gré mal gré, faisaient de leur demeure un château. En 1791, cette ancienne famille avait pour représentant un beau et brave jeune homme universellement aimé et estimé dans le Beaujolais, le marquis Henri Raoux de Verté, lieutenant au régiment de Rouergue. On pouvait espérer que Henri ne serait pas le dernier de sa bonne race, car il venait d'épouser une charmante personne, mademoiselle Charlotte de Mély. Profitant de quelques mois de congé, il passait avec elle sa lune de miel dans l'habitation dont j'ai déjà dit quelques mots; habitation fort simple, où l'on paraissait avoir plus cherché l'utilité que l'élégance, et qui devait son plus grand charme à la proximité de la Saône. On dominait le cours de la belle et paisible rivière, d'une terrasse attenante au château, plantée d'épaisses charmilles, divisée en compartiments de fleurs et de sable, et qui rappelait les parterres de la *Maison rustique*, publiée en 1776.

Les premiers mois de l'union de M. de Verté, quoique bien doux, l'auraient été plus encore, si, de temps en temps, les petits carrés de papier gris ma-

churés de lignes mal imprimées, qui étaient les journaux de l'époque, n'eussent apporté au marquis les plus inquiétantes nouvelles. La Révolution marchait avec une effrayante vitesse. Mirabeau était mort au moment où il se ralliait à la cause du roi; Louis XVI avait été arrêté à Varennes; l'Assemblée législative enlevait au trône les derniers vestiges de son autorité; l'émigration avait commencé..., les plus sombres appréhensions n'étaient que trop légitimes.

Un matin, Henri se promenait sur la terrasse, au-dessous de laquelle coulait la Saône. Il marchait la tête baissée et de ce pas lent qui indique la préoccupation. Après avoir réfléchi aux troubles qui agitaient la France, sa pensée s'était tout naturellement portée sur sa femme, sur lui-même, sur leur amour, sur l'avenir qui menaçait sans doute cette vie calme et sereine créée pour lui par une heureuse union... Un pas léger, le frôlement d'un vêtement de soie, tirèrent Henri de sa méditation; il se retourna et s'avança vers madame de Verté, qui venait derrière lui en tenant un journal et quelques lettres. Charlotte remit avec une expression d'inquiétude ces divers papiers à son mari. Une large enveloppe, fermée par un cachet rouge, attira tout de suite les regards du marquis; il ouvrit cette lettre la première, et, réprimant un mouvement involontaire qui ne put échapper à madame de Verté, il la lut deux fois avant de s'exprimer sur son contenu. Charlotte regardait son mari avec une anxiété interrogative.

— Je crois vous connaître assez, dit enfin le mar-

quis, pour être sûr que vous apprendrez sans faiblesse ce dont il s'agit... Ma chère Charlotte, continua-t-il avec un triste sourire, ma place n'était plus ici ; je m'y oubliais, comme Renaud dans les jardins d'Armide... Cette lettre, c'est le bouclier d'Ubalde...

Madame de Verté saisit le bras de son mari avec un mouvement d'effroi.

M. le prince de Condé, à la maison duquel mon père a été attaché, daigne se souvenir de moi. Il fait un appel à tous les hommes dévoués à la royauté, et c'est par son ordre que cette lettre m'est envoyée.

Henri tendit la dépêche à Charlotte. Madame de Verté prit la lettre et essaya de la parcourir ; mais elle était trop troublée pour le pouvoir.

— Il ne s'agit sans doute que d'une courte séparation, reprit le marquis, cherchant à inspirer à Charlotte une illusion commune à bien des émigrés, mais que lui-même ne partageait point. Une armée comme celle qui se forme saura promptement mettre fin aux troubles.

— Et quand pensez-vous partir ? demanda madame de Verté.

— Mais... demain, répondit le marquis en détournant la tête, pour ne pas voir la douleur de sa femme.

Charlotte, du reste, avait une âme forte ; elle avait été élevée dans de telles idées de dévouement au roi, de respect pour le devoir, qu'elle n'essaya point de détourner Henri de ses projets. Elle eut le courage de refouler dans son cœur ses craintes, ses regrets, ses larmes, et se répétant le vieil adage : « *Fais ce que dois, advienne que pourra* », elle aida elle-même M. de Verté dans tous ses préparatifs de départ.

Il fut décidé que Henri passerait par Bourg, gagnerait Genève et de là se rendrait en Allemagne. A cette époque, la Révolution, malgré elle, favorisait l'émigration ; les lois nouvelles laissant à chacun la liberté de parcourir la France sans passeport, d'en sortir et d'y rentrer, c'était une continuelle allée et venue de Paris au Rhin. Ce mouvement incessant — il faut toujours que chez nous la futilité se mêle aux plus grands événements — ces perpétuels départs et retours donnaient lieu à un jouet qui fut aussi à la mode que les bilboquets du temps d'Henri III, à un jouet qui a survécu aux circonstances dont j'ai parlé, et qui, sous le nom d'émigrant, est encore connu des enfants d'aujourd'hui. Cette petite digression n'était peut-être pas inutile pour expliquer comment le marquis, suivi d'un domestique dévoué et emportant avec lui tout l'argent qu'il avait pu réaliser, arriva sans difficulté à Genève. Quelques semaines après, il était à Ettenheim, près du prince de Condé.

Ce n'est pas dans un récit du genre de celui-ci que l'on peut discuter l'opportunité de l'émigration armée, entamer sur ce sujet une polémique avec d'autres partis chez lesquels des faits du même genre se sont, du reste, produits plusieurs fois ; ne nous occupons donc point du côté historique de la question, et admirons seulement le dévouement, la valeur de cette poignée d'hommes qui se ralliaient autour de trois générations de Condé, qui formaient, sous l'ancien drapeau de la France, une armée de l'aspect le plus pittoresque. Près des Condés ne dominait pas, comme à Coblenz, comme dans le corps que l'on appelait l'*Armée des Princes*, cette jeunesse de cour pour laquelle l'émigration était une mode plutôt qu'un devoir. Les gen-

tilshommes de province, ces braves gens qui, après avoir porté les armes toute leur vie, arrivaient au grade de capitaine, qui, de retour dans leurs castels, se trouvaient grandement récompensés par la croix de Saint-Louis, voilà ce qui formait le noyau de combattants réunis aux environs d'Ettenheim. La bourgeoisie, comme l'on disait alors, avait là aussi de nombreux représentants, et ces derniers vivaient avec les gentilshommes sur un pied parfait d'égalité ; leurs épées bien affilées et lestement maniées auraient parfaitement su châtier des airs d'arrogance aristocratique. Là, plus d'un ex-conseiller au Parlement portait le fusil de volontaire, plus d'un vieil officier avait retrouvé l'énergie de ses vingt ans en devenant soldat. On avait abandonné sa fortune, quitté ses parents, ses amis ; on couchait sur la paille, et l'on stupéfiait les petits princes allemands, par une gaieté, une verve, et quelquefois une impertinence toutes françaises. On parlait philosophie et littérature ; on admirait M. de Voltaire et le citoyen de Genève, contre lesquels on avait bien un peu les armes à la main ; on écoutait les vieux généraux se remémorant les joyeuses aventures du règne de Louis XV ; on chantait les chansons des soldats de Fontenay et de Lawfeld ; on jouait tout ce qu'on avait à jouer, quelquefois à la clarté des vers luisants, faite d'autres luminaires ; on faisait la cour aux jolies filles des villes, aux robustes paysannes de la Forêt-Noire ; on se battait pour elles au besoin, tout comme on l'eût fait pour des marquises ou des duchesses ; on mourait aussi chrétiennement que des Croisés... C'était la fin de l'ancienne France, et, en considérant cette armée si singulièrement composée, d'une physionomie si originale, si vive, on serait tenté de dire avec le marquis de Maugis :

« Un peu de seigneurie y palpitait encore ! »

Quoique les luttes de l'armée de Condé soient trop peu connues, perdues qu'elles sont dans toutes les grandes guerres de la fin du dernier siècle, il ne peut non plus entrer dans mes projets d'en esquisser ici l'héroïque histoire ; je dirai seulement que le marquis de Verté, admis dans le corps des chevaliers de la couronne, assista valement aux affaires de Wissembourg, de Berstheim, à tous ces combats sans résultat mais non sans gloire, où le malheur des temps mettait en présence des hommes parlant la même langue, d'anciens amis, quelquefois des frères.

Deux années se passèrent ainsi, deux longues années, durant lesquelles M. de Verté n'eut qu'à de rares intervalles des nouvelles de sa femme. Le temps, loin de calmer les regrets d'Henri, les rendait au contraire plus navrants ; souvent il avait songé à rentrer en France au péril de sa vie, à revoir Charlotte, ne fût-ce que quelques heures ; une circonstance lui permit de réaliser honorablement ce désir. Lyon préparait une énergique résistance, le prince de Condé avait un messager à faire parvenir à M. de Virieu, qui joua un si grand rôle dans la défense de cette ville ; il rassembla plusieurs émigrés originaires des environs de Lyon, et leur exposa ce dont il s'agissait. Henri, qui assistait à cette réunion, demanda avec instance de se charger de la dépêche, le prince la lui confia. M. de Verté partit pour la France ; cette fois son voyage était rempli de dangers ; les lois les plus sévères frappaient

les émigrés, quiconque était reconnu était mort. Henri traversa la Suisse, et, vêtu d'habits de paysan, franchit les montagnes du Jura; connaissant le pays qu'il avait à parcourir, il arriva sans encombre à Mâcon. Là, il éprouva une violente tentation, ce fut de se diriger vers Villefranche... mais serait-il aussi heureux qu'il l'avait été jusqu'alors? échapperait-il à tous les périls qui le menaçaient? et s'il n'en était point ainsi, que deviendrait le message du prince de Condé? Henri triompha de ses désirs, de son amour, et se rendit à Lyon, où il put remettre à M. de Virieu la dépêche dont il s'était chargé. Après une nuit de repos que tant de fatigues rendaient bien nécessaire, toujours couvert des humbles vêtements qui l'avaient si bien déguisé, M. de Verté se remit en route à pied, et une marche de quelques heures le conduisit devant le petit château que tant de fois il avait revu dans ses rêves de proscrit... C'est là sans doute que l'attendaient les plus grands dangers... deux années d'absence, les habits qu'il portait le changeraient peut-être assez pour qu'il ne fût pas reconnu par des indifférents; mais Charlotte saurait-elle maîtriser son émotion, sa joie? le bonheur ne la trahirait-elle pas? Ces appréhensions ne firent, du reste, que traverser l'esprit d'Henri; l'amour lui donnait une confiance, une force singulières. Il s'approcha résolument de son manoir, qui était isolé au bord de la Saône, et, trouvant ouverte la porte d'un verger attendant à la terrasse dont j'ai déjà parlé, il entra.

Il était midi, heure de repos à la campagne; personne ne se trouvait dans le verger ni sur la terrasse. Henri s'avança vers une porte vitrée communiquant à une sorte de vestibule où Charlotte aimait à se tenir. Près de cette porte, une femme était assise... Au bruit des pas elle leva la tête — c'était la marquise: — son émotion fut telle qu'elle se renversa sur sa chaise sans pouvoir proférer un cri. Henri, un doigt sur les lèvres, franchit les marches qui séparaient le vestibule du jardin et se jeta dans les bras de sa femme.

Après une inexprimable explosion de joie revinrent les inquiétudes. M. de Verté n'avait, du reste, rien à craindre des domestiques, qui étaient peu nombreux et tout dévoués. L'isolement de l'habitation, la vie retirée que menait Charlotte, pouvaient aussi rassurer. Il fut, d'ailleurs, convenu que pour plus de sûreté, Henri conserverait les vêtements sous lesquels il était arrivé, et qu'il ne sortirait pas du château.

Quelques jours se passèrent rapidement, et madame de Verté redoutait et à la fois désirait le moment où son mari allait la quitter; car elle frémissait en songeant à tous les dangers qu'Henri courait auprès d'elle. Un matin, tous deux étaient dans le parterre qui dominait la Saône; ils s'étaient assis sur un banc où, jusqu'alors, par prudence, Charlotte avait interdit à Henri de prendre place. Ce banc pouvait être aperçu d'un chemin qui, à une assez petite distance de la terrasse, longeait les bords de la rivière. Il leur semblait que les deux années d'absence qui venaient de s'écouler n'étaient qu'un mauvais songe; ils se retrouvaient comme à la veille du jour cruel où le marquis avait quitté son château. Le ciel — un beau ciel de septembre — était éclatant, et l'air tout imprégné d'un doux parfum de fleurs et de fruits. C'était pour mon-

sieur et pour madame de Verté un de ces moments si rares dans la vie, où les regrets du passé s'effacent comme les craintes de l'avenir et laissent un pur sentiment de joie occuper l'instant présent. Tout à coup la marquise, qui venait de jeter un regard en dehors de la terrasse, saisit en pâlisant la main de son mari... Henri tourna ses regards dans la direction qu'avaient suivie les yeux de sa femme.

Un homme arrêté sur le chemin paraissait les considérer attentivement. En voyant qu'il était remarqué, cet homme poursuivit sa route d'un air indifférent.

— Quel malheur! Quelle imprudence! s'écria Charlotte. On vous a vu! C'est sans doute un espion qui nous examinait ainsi.

— Calmez-vous, répondit M. de Verté, cet homme n'est probablement qu'un pauvre voyageur fatigué par la chaleur du jour; il reprenait haleine; il regardait peut-être avec envie ce banc, cette bonne ombre et cette gracieuse femme assise à mon côté; tout ce petit tableau de bonheur que tant de fois je me suis représenté le cœur plein de navrants regrets.

— Henri, dit avec terreur la marquise, si vous alliez être découvert!... C'est affreux; mais il faut que vous partiez le plus promptement possible. Hélas! la joie se paie, et j'ai été trop heureuse depuis quelques jours... Il faut que vous partiez demain, ce soir même.

— Non, non, reprit Henri, on ne quitte pas ainsi le bonheur... J'achèterais avec ma vie ces quelques instants passés près de vous que je ne me plaindrais pas... Vous ne savez pas ce que c'est que l'existence de l'exilé quand il laisse une femme bienaimée dans sa patrie. Retrouverai-je jamais cette félicité dont j'ai joui depuis mon retour ici? Saisissons avec avidité ces moments qui peut-être ne reviendront jamais. En Allemagne, tandis que les républicains chantaient *la Marseillaise*, tandis que nous, nous répitions les vieilles chansons de nos pères, les Allemands entonnaient une ronde dont j'aime le refrain: « Réjouissez-vous de la vie, pendant que la lampe brûle encore; cueillez la rose avant qu'elle soit fanée. » — Et chantant dans leur langue les paroles qu'il venait de traduire, paroles mises sur un air simple et plein d'une mélancolique douceur, Henri, entourant la marquise de son bras, l'entraîna avec lui au château.

Les appréhensions de madame de Verté n'étaient cependant pas sans fondement. Un soir, depuis une heure environ, Henri et sa femme s'étaient retirés, quand tout à coup le vieux chien de garde hurla avec fureur. Un instant après, la grille de la porte d'entrée s'ouvrit violemment; un bruit insolite d'armes, de pas, de voix, retentit dans la cour. Charlotte se précipita à l'une des croisées de sa chambre, dont elle tira le rideau avec un mouvement brusque et nerveux... Immobile d'épouvante, elle demeura un instant comme une statue, les yeux fixés sur la cour. Des gendarmes, des soldats la remplissaient; quelques domestiques éperdus allaient et venaient.

Henri comprit ce qui se passait; il revêtit une partie de ses habits, sauta sur une épée et s'élança vers la porte de la chambre... Il était trop tard pour fuir, on occupait le corridor. Charlotte courut à la porte et la ferma à clé... Aussitôt on essaya d'ouvrir au dehors, puis deux ou trois coups de crosses de fusil

ébranlèrent les frêles planches qui séparaient le marquis de ceux qui le cherchaient.

— Ouvrez, au nom de la nation, ouvrez! cria une voix forte.

— Perdu! se dit Henri.

— Sauvé, sauvé peut-être, répondit Charlotte. Et résolument elle ouvrit.

Comte DE PUYMAIGRE.

(La suite au prochain numéro.)

## VOYAGES ET RECITS

PAR LE DOCTEUR M. YVAN.



Les habitants de Macao désignent sous le nom de *christão de arroz* (chrétiens de riz), certains Chinois dont la conversion est due à des motifs intéressés. Voici d'où leur vient cette épithète originale. Au premier temps de l'occupation de la presqu'île, les Portugais, dans un élan de zèle fort louable, mais peu éclairé, avaient offert des primes d'encouragement à la ferveur religieuse. Ils avaient établi un fonds commun sur lequel tout Chinois qui se faisait baptiser recevait chaque semaine une petite provision de riz. Les conversions furent si nombreuses, que les pauvres macaïstes furent obligés de suspendre leur ruineuse propagande. Mais, dès que les subsides cessèrent, on s'aperçut de la fragilité des néophytes; presque tous les Chinois revinrent à leurs anciennes superstitions; et lorsqu'on demandait à ces doubles renégats comment il se faisait qu'ils abandonnassent si tôt les pratiques chrétiennes, ils répondaient ingénument: « On ne nous donne plus de riz. »

Pendant mon séjour à Macao, il se faisait encore

des conversions de ce genre-là. On sait que l'administration de cette ville était parvenue à soustraire à l'autorité des mandarins tous les chrétiens habitant la presqu'île. Or, dès qu'un Chinois quelque peu connu des Portugais commettait quelque méfait qui le rendait justiciable du tso-tang, le délinquant se faisait résolument couper la queue, il déposait le chan, endossait l'habit européen, demandait le baptême, et, après avoir ainsi fait peau neuve, il bravait le code pénal du Céleste Empire.

Le domestique que mon ami Pitter avait mis à ma disposition était un véritable *christão de arroz*; c'était un garçon actif, intelligent, laborieux et de joyeuse humeur; un vrai Figaro chinois, bon à tout, propre à tout et ne se trouvant jamais embarrassé. Il allait avoir des démêlés avec le tso-tang, ce Sancho Pança de la presqu'île, pour une misérable affaire de contrebande, lorsqu'il fit le sacrifice de son plus bel ornement, revêtit la jaquette portugaise, et reçut le baptême sous la protection d'un honorable négociant

de Macao. Il jeta, dès ce jour, son nom de Vo-long à l'eau, endossa celui de Vicente, et devint le serviteur zélé de tout Européen qui voulut bien réclamer ses services. Vo-long, ou plutôt Vicente, était devenu le régulateur de ma vie, c'était lui qui me disait ce que je devais faire; il me rappelait les visites que je devais rendre, m'indiquait les points sur lesquels je devais porter mon attention, et me désignait même les personnes que je devais consulter, pour obtenir la solution de certains problèmes relatifs à mes études. Un matin Vicente entra chez moi et me dit :

— Senhor, vous dinerez ce soir chez M. Pitter, et je vous emmènerai chez moi pour vous présenter ma fille que je dois marier.

Selon ma coutume, je donnai mon assentiment au programme de Vicente, d'autant plus qu'il me parut charmant, et le soir venu, le docteur Pitter, son frère et moi, précédés de Vicente, portant une lanterne sphérique accrochée au bout d'un bâton, nous nous dirigeâmes, à dix heures, dans les rues du bazar. Ce quartier, si vivant en plein jour, n'avait presque rien perdu de son animation. La foule était encore compacte dans les rues, et les boutiques étaient presque toutes ouvertes. Les acheteurs se pressaient de préférence chez les marchands de comestibles et les marchands de tabac. Dans les autres magasins, les maîtres établissaient leur caisse, et les commis comptaient les sapèques récoltées pendant le jour. Cette monnaie de cuivre et de zinc, percée d'un trou, était réunie en longues ligatures que l'on passait au chef par liasses, comme des grappes d'un fruit métallique. Parfois on apercevait, assis en face l'un de l'autre, le sonanpan sur le comptoir, deux Chinois traitant d'une affaire. Les rusés compères faisaient alternativement courir sur le triangle de fer les boules à calculer, pour se rendre compte de leur opération. Au coin des carrefours stationnaient les cuisiniers ambulants, qui portent leurs fourneaux et leurs préparations suspendus aux deux extrémités d'un bambou. Àuprès de ces restaurateurs nomades, accouraient des ouvriers revenant de leurs travaux, des coulis, des marchands ambulants, et des mendiants déguenillés qui, en échange de quelques sapèques, recevaient une écuelle de riz assaisonné de tao-fou, qu'ils mangeaient immédiatement dans la rue. De temps à autre, quelque femme craintive tendait à ce Vatel de carrefour un bol de porcelaine, dans lequel il versait un ragoût de grenouilles ou de canard. La clarté douteuse des lanternes éclairait ces diverses scènes, et ces globes lumineux, bariolés de vives couleurs et balancés par le vent, ressemblaient à des météores.

Cependant, au fur et à mesure que nous avançons dans ce dédale de rues, la foule diminuait, les lanternes devenaient plus rares, et nous n'apercevions déjà plus que quelques lumignons fumeux à de longs intervalles, lorsque nous arrivâmes devant une maison bâtie sur le quai du port intérieur. Vicente heurta vivement à la porte, et nous voilà introduits dans le domicile de Vo-long le Chinois.

C'était une longue pièce, située au rez-de-chaussée et faiblement éclairée, au milieu de laquelle était dressée une table de bois noir luisant comme de l'acier. Sur cette table étaient disposés des tasses à thé et des confitures, des figo-caqui desséchés, du gingembre et des racines de nelumbium... Des bougies

de cire végétale rose et verte, pas plus longues que le doigt, brûlaient sur une tige de fer qui sortait de la bobèche d'un petit chandelier de cuivre. En fait de meubles, il n'y avait guère que quelques chaises de bois ou de rotin adossées contre les murs. Une cloison de bambou séparait cette pièce d'un cabinet voisin, dans lequel on entendait des voix de femmes rire et jaser.

L'ornement le plus remarquable de l'habitation de Vo-long consistait en deux niches placées dans le fond de la chambre. Ces deux niches ressemblaient beaucoup aux crèches que l'on expose, dans certaines maisons provençales, aux approches de Noël. Elles étaient séparées par une cloison de bois. L'une renfermait l'olympie bouddhique des Kouan-in, des Honchi, des Chang-ti et autres divinités; et l'autre le paradis chrétien, la Vierge accompagnée d'une multitude de saints. Ces deux petites chapelles étaient illuminées chacune d'un nombre égal de petites bougies. Vicente, en sa qualité de sujet portugais, professait dans sa maison la liberté des cultes. Il nous assura que l'autel bouddhique appartenait exclusivement aux membres de sa famille qui n'avaient point encore été touchés par la grâce; mais que, quant à lui, il était le plus fervent chrétien de Macao.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, depuis que le mariage de ma fille est résolu, nous ne cessons d'entretenir et de parer les deux autels; on ne saurait, dans une occasion aussi solennelle, prier avec assez de ferveur tous les dieux auxquels on eroit.

En entrant chez le *christão de arros*, nous n'avions trouvé dans la pièce où l'on nous reçut que la vieille mère, la femme, le fils et un ami de notre hôte. À peine fûmes-nous assis, que mademoiselle Vo-long sortit en habits de mariée du cabinet dans lequel nous avions entendu des caquetages féminins. Lorsqu'on voit pour la première fois une femme chinoise aux petits pieds, avec sa toilette étrange, on éprouve presque un sentiment de répulsion. Mon ami de Montigny, aujourd'hui consul à Chang-hai, doit se rappeler encore l'effet que produisit sur nous, le premier jour de notre arrivée à Macao, cette singulière apparition. Une dame portugaise, pour jouir de notre surprise, nous conduisit dans une maison chinoise où l'on nous présenta à une femme à petit pied, dans un déshabillé des plus galants: eh bien! elle nous fit horreur! Peu à peu cependant les yeux s'habituent à l'étrangeté de ces petits êtres, et l'on finit par trouver charmant ce qui d'abord vous avait paru affreux. Je voudrais que le lecteur pût, en lisant cet article, se faire une idée de la surprise d'un Européen à la vue de ces femmes dont les représentations les plus exactes ne sont jamais que des caricatures. Mademoiselle Vo-long est une vraie Chinoise du Sud, jaune comme l'étendard impérial; son nez large et fortement ailé s'épanouissait au milieu de son visage, semblable à une fleur de chrysanthème; ses pommettes très relevées diminuaient la cavité sous-orbitaire; ses yeux, très petits, étaient fortement obliques, et ses sourcils minces et bien arqués terminaient leur courbe à la base d'un front lisse et étroit. Pour adoucir les nuances métalliques de son teint, mademoiselle Vo-long avait répandu avec prodigalité de la farine de riz sur ses joues. Ce singulier visage était surmonté d'une coiffure qui avait quelque rapport avec le cimier d'un casque de dragon. Les

cheveux, liés en faisceau sur le sommet de sa tête, étaient ensuite divisés en deux branches, l'une passant à droite et l'autre à gauche, en se recourbant au-dessus du front, et elles allaient enfin se réunir derrière la nuque en natte plate et arrondie. Sur cet échafaudage étaient disposés d'une manière très pittoresque des fleurs en chenille et des papillons naturels; enfin, deux longues mèches de cheveux, partant des tempes, encadraient de leurs lignes de jais la figure enfarinée de la jeune fille, et descendaient ensuite sur ses épaules. Voilà la tête de mademoiselle Vo-long.



Le reste de sa toilette n'était pas moins recherché : elle portait une belle tunique de soie bleue, fermée au cou et descendant jusqu'à mi-jambes. Ce vêtement était attaché sur le côté droit par des boutons ciselés ; les manches, doublées de damas cramoisi, étaient sur l'avant-bras leurs revers brodés d'or ; il recouvrait un jupon de satin dont le fond était noir et le devant jaune-serin ; sur cette bande de soie jaune rampait une guirlande déliée de roses brodées en soie plate. Le bras droit portait un bracelet de vermeil, et le bras gauche un bracelet de jade. Elle chaussait des souliers incroyables, ils avaient tout au plus deux pouces de long ; le dessus était couvert de broderies vermicellées avec de petites torsades d'or, et le talon ressemblait à celui des galoches de nos grand'mamans. Les pieds étaient entourés de bandelettes de soie rouge sur lesquelles reposaient de grands bracelets de vermeil. Pour être minutieusement exact, je dois ajouter qu'elle portait des pendants d'oreilles de jade, et à chaque doigt annulaire une bague formée de trois anneaux superposés, l'intermédiaire large et orné de ciselures, et les deux autres granulés comme des perles d'or. Mademoiselle Vo-long était petite, mince et frêle comme doit être toute beauté chinoise. Maintenant, qu'on se figure ce petit être avec sa figure étrange et

sa gracieuse toilette, trottinant, obligée, pour se maintenir sur les moignons insuffisants qui lui servent de pieds, d'exécuter avec les bras et les parties supérieures du corps les mouvements familiers à un équilibriste perché au bout d'un pieu ou sur le dos d'une chaise. Une semblable allure n'a certes rien d'attrayant. C'est pourtant à ces mouvements oscillatoires et gênés que les Chinois trouvent une grâce extrême. Mademoiselle Vo-long s'approcha de nous, tenant une soucoupe de porcelaine pleine de cigarettes ; nous en acceptâmes quelques-unes, et nous donnâmes en échange un petit cadeau pour la mariée, ainsi que cela se pratique dans les visites de ce genre. Cependant les chuchotements et les éclats de rire continuaient à se faire entendre derrière la cloison de bambou.

— Vicente, dis-je à notre hôte, pourquoi les personnes qui sont dans cette pièce ne se joignent-elles pas à nous ? Est-ce que nous leur faisons peur ?

— Peut-être bien, me répondit-il en riant ; il y a là, seigneur, deux bonzesses et deux matrones. Les premières habitent la maison depuis huit jours. Elles seront, jusqu'au moment de son mariage, les seules compagnes de ma fille ; ce sont elles qui lui enseignent ses nouveaux devoirs.

— Comment ! des religieuses vouées au célibat ! m'écriai-je étonné.

— Oui, senhor, reprit Vo-long, c'est l'usage, et nous ne saurions nous y soustraire ; ma femme du moins, qui est aussi fervente bouddhiste que je suis bon chrétien. Quant aux matrones, senhor, elles accompagneront en pleurant ma fille jusque sur le seuil de la porte, le jour où l'on viendra l'enlever à ses parents... Ah ! ce sera un triste jour ! ajouta-t-il en essayant du bout du doigt une larme absente.

— Mais ne pourrions-nous donc pas voir ces dames, mon cher Vicente ? demandais-je en insistant.

— Nous allons essayer... Mais ce sera, je crois, fort difficile, me répondit-il.

Le Chinois dit quelques mots à sa femme, laquelle passa derrière la cloison.

Nous entendîmes d'abord un petit débat ; mais comme probablement ces dames avaient également grande envie de nous voir, leur résistance ne se prolongea guère ; elles franchirent la muraille de séparation, et ce fut cette fois les Chinois qui firent irruption chez les barbares. Il sortit de ce cabinet mystérieux cinq femmes et un nombre égal de petits enfants. Notre attention se porta d'abord sur les bonzesses. Ces religieuses ayant renoncé aux vanités de ce monde, étaient mises fort simplement ; elles portaient un pantalon et un cham bleu, des souliers d'hommes, et leur tête était complètement rasée. L'aspect de ces têtes pelées nous parut moins étrange que la coiffure de mademoiselle Vo-long. Après avoir salué les deux nonnes, nous nous approchâmes des matrones. La plus âgée était accompagnée de sa fille, qui pouvait bien avoir quatorze ans ; et l'autre, à laquelle eût certainement ressemblé la matrone d'Éphèse, si elle eût été Chinoise, était entourée d'une couvée d'enfants.

On s'assit sur deux rangs de chaises en face les uns des autres ; mademoiselle Vo-long versa l'eau bouillante sur les feuilles de thé, et, toujours vacillante sur ses pieds, elle vint en offrir une tasse à chaque personne de la société ; dès ce moment la conversation devint générale.



L'indulgence et l'absence de prévention sont, je crois, l'attribut de ceux qui ont vu beaucoup ; avant d'avoir connu des bonzesses, j'avais, je l'avoue, une triste opinion de ces pauvres filles, mais en leur présence une bonne partie de mes préjugés se dissipa. La plus âgée paraissait avoir quarante ans ; sa physionomie annonçait cette quiétude intérieure, propre à ceux dont la conscience est en repos ; elle causait avec nous sans embarras, et je suis forcé de dire qu'elle m'a rappelé beaucoup de ces bonnes âmes, de ces pieuses créatures qu'on rencontre dans les petites villes de France, partout où il y a quelque bien à faire. Sa compagne était une grande et belle fille, dont les yeux voilés de longs



cils étaient d'une douceur charmante ; son nez n'avait pas cet épanouissement insolite que j'ai signalé chez mademoiselle Vo-long ; ses traits étaient fins, délicats comme ceux des femmes chinoises des hautes classes que j'ai eu occasion de voir. Il s'établit entre Vo-long et la jeune bonzesse une conversation dans laquelle il n'avait que le rôle d'interprète. Je vais la rapporter ici ; mais ce que je ne rendrai pas,

c'est la voix musicale de la jeune fille, ce sont ces mots chinois si doux qui sortent de ces petites bouches en syllabes perlées comme le chant d'un oiseau

— Comment se fait-il que vous vous soyez faite bonzesse ? demanda mon interprète.

— Pour me perfectionner par l'exemple de mes compagnes, répondit la jeune fille.

— Mais n'est-ce pas avec regret que vous vous êtes séparée de vos parents, de vos amis ?

— Les femmes en naissant sont destinées à ces séparations ; quitter ses parents pour aller à la bonzerie ou chez un mari, c'est la même chose.

— Chez un mari on trouve de la famille.

— C'est vrai, mais on y trouve aussi la misère bien souvent.

— Vous n'auriez pas été embarrassée pour trouver un mari riche qui aurait pris soin de vous.

A ces mots la bonzesse ne répondit rien, elle rougit et se couvrit la tête de son chapeau de bambou ; les autres femmes tournèrent simultanément leurs regards sur les grands pieds de la pauvre fille. Ces regards étaient bien éloquents, c'était une muette protestation de la susceptibilité chinoise. Toutes ces femmes au pied bot semblaient dire avec leurs yeux irrités : Vous

n'y songez pas, un homme riche épouser une femme aux grands pieds ! Mais c'eût été une mésalliance ! L'autre bonzesse hochait la tête, elle pensait sans doute que telle est l'histoire de beaucoup d'entre elles. On entre à la bonzerie par un sentiment de vanité blessée. Les coutumes ont beau différer dans les diverses contrées ; ce qui ne change pas sur la terre, c'est le cœur humain.

Au même moment, une jeune enfant de six ans environ, charmante comme tous les enfants chinois, vint sans façon me prendre la main. Elle portait un cham bleu bordé de noir ; sa petite queue tressée avec des cordons rouges flottait joyeusement sur son dos,

et ses cheveux, ramenés sur le front, étaient coupés court à la hauteur des sourcils. Pour répondre aux avances de la jolie enfant, je la mis sur mes genoux ; je n'aperçus aussitôt que son petit pied subissait déjà le supplice des bandelettes. Je ne pus réprimer un mouvement d'indignation, et je m'écriai en mauvais portugais, en m'adressant à Vicente :

— Quelle barbarie ! comment peut-on martyriser ainsi un enfant ?

Aussitôt la jolie matrone dont j'ai parlé, femme gaie, souriante, épanouie, fraîche, une vraie rose jaune de nos jardins, s'écria en riant et dans un jargon portugais qui ne valait pas mieux que le mien :

— Senhor, quand on doit subir une entrave pendant toute sa vie, mieux vaut s'y habituer de bonne heure ; plus tard il ne serait plus temps peut-être, et je ne veux pas que ma fille se fasse bonzesse !

Je sus bon gré à cette femme de s'être exprimée en portugais. La jolie nonnette ne le comprenait pas, et c'eût été certainement rouvrir quelque plaie sanglante que de parler ainsi devant elle.

— Combien y a-t-il de temps, dis-je à la jolie maman, que votre enfant porte des bandelettes ?

— Un peu plus d'un an, me répondit-elle.

— Voudriez-vous me montrer son pied ?

— Très volontiers.

Aussitôt elle s'agenouilla devant moi et déchaussa sa petite fille. Le soulier avait une semelle plate et unie, la partie en contact avec le talon était formée postérieurement comme des souliers ordinaires. Le pied était enveloppé d'une bande de coton rouge : le premier tour servait à maintenir les orteils repliés ; le deuxième passait derrière le talon et revenait sur la

partie supérieure ; le reste de l'appareil répétait plusieurs fois le même trajet. Le pied de l'enfant avait déjà subi un notable changement : les orteils, collés sous la plante des pieds, n'existaient plus qu'à l'état rudimentaire ; les autres parties étaient encore dans leur état naturel. L'examen que j'avais fait des souliers, de la bande et du pied avait pris un peu de temps. La petite fille s'était prêtée fort gaïement à toutes mes minutieuses recherches ; puis tout à coup elle se prit à pleurer en demandant instamment qu'on lui remit les bandelettes.

— Si vous ne me les remettez bientôt, mon pied va grossir ! s'écria-t-elle en sanglotant.

Je fus confondu lorsque Vicente et le docteur Pitter me traduisirent ces paroles. La jolie matrone prit texte de là pour me dire sentencieusement :

— Il vaut mieux souffrir dans son enfance que de manquer plus tard son bonheur. Toute la fortune d'une jeune fille est dans sa figure et dans ses pieds.

— C'est acheter bien cher sa fortune, repartis-je, que de l'acheter par de telles souffrances.

— Ces souffrances ne sont pas aussi fortes que vous le croyez : jusqu'à dix ou douze ans on souffre peu ; à cet âge-là, il est vrai, les jeunes filles éprouvent des douleurs plus vives, elles pâlisent et quelques-unes même meurent dans le travail qui se fait ; mais les femmes ne sont-elles pas faites pour souffrir ? Quant à nous, d'ailleurs, nous avons le pied bien gros, ajouta-t-elle en me montrant son coquet moignon garni de bracelets de jade, mais si vous voyiez ceux de la fille de cette dame ! Et elle désigna l'autre matrone.

La jeune personne indirectement appelée étendit alors son pied ; c'est le plus petit que j'aie vu, il n'avait pas un pouce et demi de long. La vieille matrone, pour prévenir une demande indiscrette qu'on eût pu lui faire, dit sèchement en manière d'avertissement :

— L'homme seul qui épousera ma fille verra son

pied nu ; lui seul admirera la fleur de lotus et en respirera le parfum !

Nous adressâmes mille remerciements à tous ces braves gens, et nous sortîmes de chez Vo-long bien après minuit. Lorsque nous fûmes dans la rue, le docteur Pitter me dit :

— Vous avez ce soir plus vu de la Chine, de la vraie Chine, que n'en virent lord Macartney et lord Amherst.

Pitter avait raison, nous avions réellement pénétré dans un intérieur chinois, nous avions saisi quelques traits de la vie intime du Céleste Empire, ce que n'avaient pu faire les deux célèbres diplomates, soumis pendant leur voyage officiel à la surveillance des mandarins méticuleux.

Cette fois, en traversant le bazar, nous ne rencontrâmes âme qui vive, si ce n'est quelques gardes de nuit. Ces fonctionnaires de la police chinoise marchaient en rasant les murs et frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou. Il me sembla que le son sec et saccadé ainsi produit, se propageant au loin, devait porter aux voleurs de précieuses indications sur la marche de leurs ennemis.



POÉSIE.

RECONNAISSANCE

Il faut aimer Dieu davantage,  
Lorsqu'il nous montre le danger  
Et répand dans nos cœurs un effroi passager ;  
C'est souvent un secret langage  
Qu'il parle à ses tendres élus  
Afin, qu'humbles et forts, ils gardent leurs vertus !

Il faut aimer Dieu davantage,  
Quand il nous montre la douleur,  
Et nous garde du deuil, le seul et vrai malheur ;  
C'est souvent un secret langage  
Qu'il parle au fou cherchant des pleurs,  
Quand ses pas sont semés de plaisirs et de fleurs !

Il faut aimer Dieu davantage,  
Quand, après la peur d'un moment,  
Il raffermi la foi, l'amour, le sentiment,  
C'est souvent un secret langage  
Qu'il parle à ses enfants bénis,  
Afin que mieux encore ils s'aiment dans leurs nids !

Quand, après un chagrin où notre âme s'engage,  
Chimère, erreur, triste voyage,  
De la mort sortant triomphant,  
Sous le flambeau divin qui sauve et qui défend,  
On presse sur son cœur son mari, son enfant,  
Il faut aimer Dieu davantage !!!

Madame Hermance LESGULLON.



## LA GRANDE CHARTREUSE

PRÈS DE GRENOBLE, EN DAUPHINÉ,

La chronique rapporte qu'au mois de juin de l'an 1086, des prêtres, au nombre de sept, se présentèrent à Hugues, évêque de Grenoble, et se jetant à ses genoux, le supplièrent de leur octroyer un endroit éloigné du monde où ils pussent servir Dieu en se livrant au travail de leurs mains et sans être à charge à leurs semblables. Ces pénitents, c'étaient Bruno, chanoine de Reims, et six de ses compagnons qui, entraînés par son exemple et ses leçons, aspiraient à gagner le ciel par les pratiques d'une vie solitaire et pieuse. Hugues, touché de leurs sentiments, leur fit don d'un lieu désert situé à quelques lieues de la ville épiscopale, et désigné sous le nom de Chartreuse. De là le titre des Chartreux, que prit l'ordre fondé par saint Bruno et ses acolytes. Personne n'ignore que l'ordre des Chartreux fut de tout temps connu comme un des plus austères de l'Église : le jeûne, la frugalité, le travail manuel, les privations, les veilles, le silence perpétuel, étaient les moindres des rigueurs imposées par la règle de Saint-Bruno.

Les religieux portaient et portent encore aujourd'hui (car cet ordre a survécu à la tourmente révolutionnaire qui anéantit la plupart des institutions monastiques), ils portent encore, dis-je, une robe de drap blanc, serrée à la ceinture par une corde ou une lanière de cuir, et surmontée d'un capuce de même étoffe. Hors de leur couvent, ils revêtent par-dessus leur robe blanche la chape et le capuce noirs. Ils ne cessent jamais de porter sur la peau le cilice, ainsi qu'une corde grossière nouée autour du corps. Quelle que soit la rigueur de la saison, ils couchent sur de simples paillasses et ne font usage que de chemises de serge.

La grande Chartreuse, qui fut le berceau de l'ordre, n'était, dans les temps primitifs, composée que de petites habitations éparses, situées à un quart de lieue de l'établissement existant. Cinquante ans plus tard,

les religieux, dont le nombre s'était multiplié rapidement, reconstruisirent de leurs mains ces humbles abris, qu'ils remplacèrent par des bâtiments plus vastes et mieux distribués. Le feu, qui semblait s'acharner à leur perte, détruisit à huit reprises différentes l'usine de ces pieux cénobites. Les constructions actuelles ne datent que du XVII<sup>e</sup> siècle. Les cloîtres seuls, heureusement épargnés par les flammes, portent l'empreinte du moyen âge, époque à laquelle ils furent élevés. L'ensemble de la grande Chartreuse offre un aspect

riant et pittoresque ; l'intérieur en est spacieux, commode et convenablement distribué ; chaque cellule se divise en trois compartiments, accompagnés d'un petit jardin.

Les visiteurs ne pénètrent point dans le couvent proprement dit ; ils sont reçus dans deux pavillons adossés à l'entrée principale. L'hospitalité qui les attend n'est ni bruyante ni pompeuse ; mais elle est franche, affa-

ble, désintéressée, et égale pour tous les étrangers, quels que soient leur rang et leur éducation.

Le paysage au sein duquel s'élève ce vaste ermitage s'appelle le Désert. C'est, en effet, une sorte de thébaïde que dominent des roches escarpées dont la crête se perd dans les nues, qu'entourent de toutes parts des forêts séculaires, qui semblent ne s'ouvrir qu'à regret pour livrer passage à un torrent fougueux. Impossible de se défendre d'un sentiment de mélancolie et d'un religieux recueillement, en présence de cette nature abrupte et sauvage, sanctifiée par le signe révérent des chrétiens qui plane au faite du clocher. La plume est impuissante à rendre ce spectacle imposant et sublime, et le crayon seul de l'artiste peut donner à peu près l'idée de ce majestueux et saisissant contraste entre l'œuvre de la nature et l'ouvrage des pieux reclus.

A. DE BRAGELONNE.



## COURRIER DE PARIS.

Encore une étoile... que dis-je ? encore deux étoiles qui filent ; encore deux gloires qui s'éclipsent, deux des gloires les plus pures et les plus brillantes de la France. Le comte Molé et l'amiral Bruat viennent de s'éteindre presque à la même heure, l'un dans son château de Champlâtreux, l'autre à bord du vaisseau qui le ramenait en Europe chargé de lauriers et d'honneurs. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'emboucher la trompette héroïque pour célébrer les exploits d'un marin qui, soit dans les lointains parages de l'Océanie, soit sur les flots de la mer Noire, fit flotter glorieusement le pavillon français, et qui mourut, en quelque sorte, au sein même de la victoire. A l'heure qu'il est le nom de l'amiral Bruat appartient à l'histoire, et il reste gravé pour jamais à la page la plus éclatante des fastes de notre marine et de notre armée.

Si l'amiral Bruat était fils de ses œuvres, M. le comte Molé fut à la fois fils de ses œuvres et de ses aïeux. Il descendait de cette illustre famille des Mathieu Molé que leurs vertus, leur mérite et leur courage héréditaires élevèrent et maintinrent au premier rang de la noblesse de robe. Proscrit et ruiné par la révolution, M. le comte Molé dut à ses seuls talents l'honneur d'être distingué par Napoléon et remis en possession des biens de ses pères, de ceux du moins que la Terreur avait respectés. L'empire l'appela aux plus hautes dignités, le gouvernement de Juillet le fit ministre et président du conseil, et la république de 1848 elle-même n'hésitait pas, tant sa probité le rendait honorable aux yeux de tous les partis, à lui conférer le mandat de représentant. Il est mort ou plutôt il s'est endormi du sommeil des justes, dans les bras de sa famille, de ses amis, de ses serviteurs et de la religion qui l'assistait à ses derniers moments.

La mort fauche partout, dans le monde politique, dans le monde militaire et jusque dans le monde financier.

L'or lui-même, tout puissant qu'il est, l'or, ce talisman qui peut tout dans ce siècle où tout est à vendre, ne peut nous assurer la santé ni la vie, les deux seules choses, peut-être, qui ne se laissent pas acheter. Témoin cette opulente famille des Rothschild, cette dynastie suzeraine de plus de cent millions d'écus, sur laquelle la mort se complait à frapper à coups redoublés. Des cinq frères dont le génie financier fonda cette puissante maison qui tient dans ses mains le crédit de l'Europe entière et le destin de plus d'un royaume, quatre ont déjà payé tour à tour leur tribut à l'humaine nature. L'avant-dernier d'entre eux vient de s'éteindre à Francfort, en sanctifiant par la charité une fortune acquise par le travail et par l'intelligence. Un seul de ces cinq potentats qui s'étaient partagé le monde a vu les ciseaux de la Parque respecter le fil de ses jours : c'est le baron James de Rothschild, chef de la maison de Paris.

Il n'est pas jusqu'à un honorable chansonnier, jusqu'à ce pauvre Frédéric Bérat que l'impitoyable moissonneuse n'ait eu la cruauté d'atteindre au fond de cette chétive retraite où il cachait son modeste bonheur. Qui ne connaît Frédéric Bérat ? *Mon petit Pierre*, *la Lisette de Béranger*, *No z'avons-t-i bu, no z'avons-t-i ri*, *Ma Normandie*, les *Quatre sous de Nicole*, les *Frères savoyards*, et vingt autres chants empreints d'une naïveté originale avaient fondé sa popularité. Doué par la nature et presque sans études du double talent de poète et de musicien, il était lui-même son parolier et son compositeur. De là cette harmonie si parfaite et si rare entre l'idée poétique et l'idée musicale de ses charmantes compositions. Arrivé au-delà de la première moitié de la vie, Frédéric Bérat avait obtenu, grâce à la sollicitude de quelques amis chers et dévoués, un emploi suffisant pour garantir sa muse des préoccupations du besoin. Hélas ! c'est au moment où le sort feignait de lui sou-

rire, que le perfide est venu glacer sur ses lèvres l'écho de son dernier refrain.

Mais parlons de sujets moins funèbres et oublions le chansonnier, qui meurt, pour la chanson, qui vit et qui vivra toujours. Tenez, l'entendez-vous là-bas, aux Variétés, qui fredonne, sur l'air du *Vin à quatre sous*, ces couplets à propos du tunnel souterrain qu'on parle de creuser dans les entrailles de Paris :

Un vieux monsieur tout gris  
Me disait d'un air grave :  
Si Paris se dépave,  
N'en soyez pas surpris :  
Avant dix ans, Paris  
Descendra dans la cave.

On parle d'un nouveau chemin,  
D'un chemin de fer souterrain,  
Qui doit, du faubourg Saint-Germain  
Nous conduire au quartier d'Antin.  
Pour les caves plus de terrain,  
Chacun alors boira son vin ;  
Ça mettra tout le monde en train,  
Et le train en train fera beau train.  
Voilà qui donnera du prix  
Au nouveau dessous de Paris.

J'en ai l'esprit  
Tout interdit !  
Oh ! quel pays  
Que ce Paris !

On dit que nous verrons  
Bien d'autres tentatives ;  
En doublant les solives,  
Un beau jour nous pourrons  
Sur les toits des maisons  
Voir des locomotives.

C'est sublime ! mais la vapeur  
Est à craindre à cette hauteur.  
Je crois entendre avec terreur  
Les voyageurs dire au chauffeur :  
Prends garde, car de toit en toit  
Le chemin de fer est étroit ;  
Prends garde, si tu me tu's, moi.  
Si tu me tu's, moi, tu te tu's, toi !  
Voilà qui donnera moins de prix  
Au nouveau dessus de Paris.  
J'en ai l'esprit, etc.

Ces couplets, que MM. Clairville et Cogniard ont placés dans la bouche d'Ambroise, se chantent dans le *Roi du calembour*, panorama à grand spectacle des folies, des sottises, des ridicules, des excentricités nouvelles, ou pour mieux dire, espèce d'almanach comique de l'an 1855. C'est là que l'on voit défiler sous le feu de l'épigramme et de la plaisanterie, les Parisiennes peintes au pastel, les magasins-monstres, les jupes-ballons, le réalisme au salon, le gymnase Triat, puis le répertoire dramatique et lyrique de l'année, sans en excepter l'inévitable *Sire de Franc-Boisy*.

Au Palais-Royal nous retrouvons le même *Sire de Franc-Boisy*, devenu lui-même le héros d'une revue en trois actes et en une infinité de tableaux. L'illustre et drôlatique guerrier court après madame son épouse, qu'il retrouve au buffet de Paris, *prenant un lunch avec quelques amis*, ce qui l'engage à profiter de la circonstance pour visiter l'exposition, l'hôtel du Louvre et les théâtres parisiens. Point n'est besoin de vous conter toutes les facéties auxquelles il assiste dans le cours de son pèlerinage. Qu'il vous suffise de savoir que rien n'est plus gai, plus plaisant, plus divertissant que son Iliade, si ce n'est celle de Sa Majesté le souverain du *royaume du calembour*.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. COUBAUD, directeur-gérant.